

Aurélien Ferenczi

Framboise

Quelques hypothèses sur Françoise Dorléac



INSTITUT LUMIÈRE | ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Au début de l'été 1967, Françoise Dorléac se tue au volant de sa voiture sur une route de la Côte d'Azur. Elle avait vingt-cinq ans, n'était pas encore la star qu'elle avait toujours voulu être, mais déjà une actrice accomplie qu'on avait admirée dans *L'Homme de Rio*, *La Peau douce* ou *Les Demoiselles de Rochefort*. Autant que sa soeur, Catherine Deneuve, elle avait tout pour réussir : le talent, la beauté, la jeunesse. Et pourtant, derrière l'apparente joie de vivre pointait une insatisfaction qui la tourmentait, la peur de ne pas l'être assez, douée, belle, jeune… Elle se délivrait de ses doutes, au moins brièvement, dans la danse qui l'enivrait et auprès de prétendants qui la rassuraient. Mais ce n'était jamais assez ou jamais assez longtemps… Il n'y a pas de mystère Françoise Dorléac, juste la trajectoire-météore d'une jeune femme de son temps, peut-être un petit peu en avance, reflet d'une feinte insouciance, aujourd'hui disparue.

INSTITUT LUMIÈRE / ACTES SUD

collection fondée par Thierry Frémaux et Bertrand Tavernier

FRAMBOISE

AURÉLIEN FERENCZI

Journaliste, auteur, scénariste, Aurélien Ferenczi a transmis sa passion du cinéma à la télévision et dans de nombreux titres de presse, dont Télérama. *Il a signé des ouvrages sur Fritz Lang, Tim Burton et Tom Cruise.*

© ACTES SUD / INSTITUT LUMIÈRE, 2024
Photographies de couverture : Photogrammes issus du film *La Peau douce* réalisé par François Truffaut © 1964 Les Films du Carrosse / Sedif / Simar Films.

ISBN 978-2-330-19299-0

AURÉLIEN FERENCZI

Framboise

Quelques hypothèses sur Françoise Dorléac

INSTITUT LUMIÈRE | *ACTES SUD*

1

Elle danse pieds nus dans la favela. Elle suit le rythme de la samba avec un mélange de sophistication et d'abandon, de maîtrise et de sauvagerie, un cocktail qui n'appartient qu'à elle, ceux qui l'ont déjà vue danser le savent. Elle porte la petite robe bleu clair que lui a donnée sa partenaire, Simone Renant, et qu'elle gardera tout au long de *L'Homme de Rio*, dans les vagues de l'océan comme dans les soirées mondaines de Brasilia. Elle est magnifique de fragilité et de sensualité mêlées. Elle ondule, enchaîne les figures, une main sur la tête pour tenir sa lourde chevelure, puis sur le ventre pour libérer un déhanchement soyeux. Ce sont désormais des enchaînements classiques, chics et sexys, qu'elle a rodés sur les pistes de danse, à Montparnasse, Londres ou Saint-Tropez.

Elle sait que les scènes de danse qui ponctuent certains de ses films sont celles où l'expression d'elle-même est la plus pure, la plus intense. Elle les réclamera souvent. La danse dit mieux que n'importe quel dialogue ce qu'elle est

entièrement, une jeune femme, vivante, en perpétuel mouvement, ivre de l'instant, s'oubliant enfin. La danse a pour vertu d'anesthésier cette mélancolie qui la quitte si rarement. Mélancolie, le mot est faible : une sorte de conscience tragique de l'existence en général, et de la sienne en particulier. Cette séquence-là ne fait pas exception : la samba annihile fugacement ce gouffre en elle, elle vaut tous les alcools que l'actrice ne boit pas, toutes les drogues qu'elle ne prend pas.

Quand le réalisateur, Philippe de Broca, lance "Coupez !", la comédienne revient à elle et au monde. Le ciel est printanier au-dessus de Rio de Janeiro. L'équipe technique a hissé à flanc de colline générateurs et projecteurs pour filmer, avec la mer en contrebas, cette courte séquence dans la favela. Au milieu des habitants du bidonville, réquisitionnés comme figurants, se trouvent deux étrangers, les deux comédiens principaux, Jean-Paul Belmondo et Françoise Dorléac. Personne ne semble mesurer le caractère incongru du tableau : une Parisienne de vingt et un ans un peu snob précipitée chez les plus pauvres des Cariocas pour se déhancher avec ardeur ; son chevalier servant, déjà grande vedette du cinéma français, l'observant au milieu des locaux. Quelques années plus tard, on ne se risquera plus à balancer la fine fleur du star-system dans un endroit aussi hasardeux, mais il faut croire qu'en mai 1963, la paix règne même chez les miséreux

et que le cinéma d'aventures peut encore un peu s'ancrer dans le réel.

À la fin de la journée, Françoise Dorléac, encore emplie de l'énergie de la scène à peine terminée, a voulu rentrer à pied à l'hôtel Lancaster, à Copacabana, où elle réside et où toute l'équipe française a pris ses quartiers. Mais le premier assistant, qui veille sur elle, a craint qu'elle ne s'égare dans le labyrinthe de ruelles qui ceignent la colline. On l'a donc raccompagnée, tandis que les machinos remballaient leur matériel. Si elle veut se promener, il lui suffit de traverser l'avenue pour rejoindre pile en face de son hôtel la plage la plus célèbre du monde.

Elle est momentanément apaisée, elle a lu dans le regard de son metteur en scène que la scène lui avait plu. Il lui cache à peu près tout le reste. L'imposer aux producteurs n'a pas été simple. Alexandre Mnouchkine, figure haute en couleur enrobée d'une volute de cigare et d'un épais accent russe, rêvait d'une comédienne façon James Bond *girl* : une idiote un peu pulpeuse. Il espérait aussi que l'élue en bikini apporterait en dot une coproduction étrangère. Il a proposé cent fois à de Broca l'Italienne Giovanna Ralli, "qui vient de tourner avec Rossellini", insiste-t-il. Mais de Broca a tenu bon.

Jean-Pierre Cassel, l'acteur fétiche de ses premiers films, presque son double à l'écran, lui avait présenté Françoise Dorléac, celle dont il a

été tour à tour (et dans n'importe quel ordre) le partenaire, l'ami, le fiancé officiel, l'amoureux à éclipses. De Broca a immédiatement craqué pour la fantaisie et la beauté de la jeune femme. Dans son esprit, il n'y a désormais qu'elle pour être cette héroïne qui court sans cesse – et après qui court le plus dévoué des prétendants. Au cœur de cette aventure façon Tintin qu'il s'est tant amusé à imaginer avec ses scénaristes, elle sera la femme qui a toujours manqué à la BD d'Hergé. Celle qui justifie qu'on traverse l'Atlantique à son secours. Un peu plus séduisante que la Castafiore.

Des essais ont été organisés chez le chef opérateur Edmond Sechan, où Dorléac et Belmondo se sont donné la réplique. De Broca a finalement eu gain de cause – et engager pour un second rôle l'acteur italien Adolfo Celi a débloqué la coproduction rêvée. Mais, désormais, c'est l'associé de Mnouchkine, Georges Dancigers, qui ronchonne. Il est resté à Paris, visionne quotidiennement – avec le retard du fret transatlantique – les rushes des scènes tournées quelques jours plus tôt. Il surveille l'héroïne qu'on lui a imposée et la juge décidément trop… verte. On le rassure tant bien que mal en lui rappelant que les images ne sont pas encore étalonnées. Régulièrement, en recevant ses doutes câblés depuis la France, les producteurs soupirent, assez fort pour que de Broca les entende : "On aurait mieux fait de prendre Giovanna Ralli."

2

Françoise Dorléac n'est pas heureuse sur ce tournage. De Broca et Belmondo, qui viennent d'avoir trente ans, s'entendent comme larrons en foire. Ils ont rêvé cette aventure depuis un voyage au Brésil organisé l'année précédente par Unifrance, qui veille à la santé du cinéma français à travers le monde. La présentation de *Cartouche* à Rio de Janeiro avait été un grand succès et l'occasion d'une inoubliable nouba : alcool, rire, joyeuse pagaille dans l'hôtel. Rentré dans la grisaille parisienne, de Broca n'a eu de cesse de retrouver ce moment d'insouciance.

L'Homme de Rio sera donc un film de garçons, des collégiens en vadrouille qui roulent des mécaniques. Et des cascades en veux-tu en voilà : poursuite dans un building de Brasilia en construction, voltige aérienne au-dessus de Manaus, bagarre dans un bouge sur l'Amazone, etc. Belmondo va se régaler ! De Broca a confié à Gil Delamare, grand magicien de l'acrobatie cinématographique, le soin de les organiser. Le cascadeur est le dernier membre d'une

inséparable trinité déconnante. Sa mort, deux ans plus tard, anéantira le cinéaste.

Dorléac se sent exclue de ce joyeux fantasme adolescent. Il y a du respect mutuel entre elle et Belmondo, mais peu de complicité ; elle s'entend mieux avec les comédiens plus âgés, Simone Renant, donc, et surtout Jean Servais, qui connaît son père – ils ont joué ensemble *Ouragan sur le Caine* au Théâtre en Rond, à Paris. Il a justement pour elle des attentions paternelles.

Professionnellement, elle est irréprochable : tout le monde loue son invention, admire le tempo qu'elle donne à son jeu. Ses répliques du tac au tac avec Belmondo renvoient aux meilleures comédies américaines de l'avant-guerre, celles où brillait Katharine Hepburn. Ainsi une scène sur la plage où Belmondo la jette à l'eau pour dissiper les effets de la drogue administrée par ses ravisseurs ou encore, plus tard, le voyage en voiture plein de surprises en direction de Brasilia. À chaque fois, Dorléac montre un exceptionnel sens du rythme – *molto accelerato* – et du changement de ton : d'un battement de cils, son regard s'apaise ou se durcit, la voilà fofolle capricieuse, orpheline en danger ou femme fatale.

Personne ne discute ses qualités de comédienne mais elle note une certaine distance, voire une défiance, de la part des techniciens. Est-ce lié au fait qu'au bout de quelques jours à

Rio, elle se soit octroyé le remède habituel à son mal-être : une histoire d'amour ? Il se prénomme Gilberto, il est l'un des renforts brésiliens de la petite équipe française partie en mission commando. Il a vingt-six ans, elle a saisi l'attention que portait sur elle ce troisième assistant, il a su la séduire, avec en prime le français chantant des Brésiliens polyglottes.

Gilberto la retrouve dans le hall de l'hôtel Lancaster, après la journée de tournage, il l'emmène danser dans les boîtes de nuit de Copacabana, puis ils passent la nuit ensemble. Il s'oblige à quitter la chambre dès l'aube, pour que leur relation ne s'ébruite pas. Peine perdue. Toute l'équipe est au courant, et cette idylle n'est pas bien vue. La liberté de Françoise Dorléac fait scandale. Elle se sent un peu mise en quarantaine, n'en a que plus de hâte à retrouver son amant.

Entre deux étreintes, dans la nuit carioca, ils parlent. Elle se raconte à ce jeune étranger, lui livre ses doutes et ses espoirs, plus librement qu'à ses partenaires parisiens. Il l'écoute, évidemment séduit. Ils parlent de cinéma et de littérature, et son engagement passionné lui rappelle François Truffaut, qu'elle a rencontré quelques mois plus tôt, dont la curiosité a aiguisé sa propre soif de connaissance et de lecture. Gilberto, qui rêve de tourner son propre film, décrit l'émergence récente du *"cinema novo"*, cette Nouvelle Vague brésilienne influencée par la récente ébullition française, bien plus engagée politiquement que

celle des dandies parisiens. Il raconte les premiers essais de Glauber Rocha, si jeune et bientôt la star du mouvement, détaille ses propres projets. Il l'impressionne. Il est son "homme de Rio", s'amuse-t-elle. Elle s'emballe, elle croit en son talent, ne trouve pas de plus juste cause que celle des populations pauvres du Brésil.

Elle veut jouer les entremetteuses, les accélératrices de carrière, elle en touche un mot à de Broca, qui l'écoute d'une oreille distraite. Mais elle parvient, et c'est tout à son honneur, à faire en sorte que rien de ce hors-champ tumultueux ne transparaisse dans son travail ; ni l'indifférence plus ou moins hostile de l'équipe, ni son histoire d'amour n'altèrent sa disponibilité, ou la fougue qu'elle met dans le personnage d'Agnès. Elle est une soldate dévouée au service d'un tournage ultra-speed – elle parlera plus tard de l'état de surexcitation que le cinéaste met sur le plateau, tension maximale, rapidité d'exécution, le rythme avant tout.

Et puis il y a dans son histoire avec Gilberto un moment de bascule : mi-juin, le tournage doit quitter Rio et se poursuivre à Brasilia puis Manaus. Le jeune assistant n'est pas du voyage. Elle a essayé de plaider pour qu'on l'emmène, en vain. Tant pis. Elle sent déjà qu'il s'est trop attaché à elle : ses serments sont fougueux, il se projette sur l'après-tournage. Elle a éludé, plusieurs fois, ses questions sur leur avenir. Françoise